

J.N. 49160

avril 1894.
dimanche 26^{bris}.



Made moiselle et chère amie,

J'ai vu avec plaisir que votre santé s'est affermie suffisamment pour vous permettre de commencer la traduction de Mack dem Fode. J'ai félicité la Revue de France et je vous en félicite vous tout d'abord. Imaginez que ce travail a pour vous un singulier attrait, car vous savez évidemment comme moi ce qu'il y a de piquant dans ce parabase, qui sera bientôt une réalité, d'une œuvre écrite en allemand par une Autrichienne et traduite en français par une autre autrichienne. Vos hésitations ou plutôt vos doutes, témoignent d'une bien grande modestie. Il se peut bien qu'en lisant votre vers, je trouve une ou deux répliques à moi fier, mais je suis bien certain que l'ensemble aura une tournure très française. Laité parfaitement sincère en vous disant que vous possédez l'esprit de notre langue. Continuez donc votre travail en paix, et envoyez-le moi le plus tôt possible. Le secrétaire de la rédaction de la Revue m'a prié de vous excuser qu'on dirait que le travail de traduction ne subit pas trop de retard. Festina lente. Hâtez-vous doucement. Et envoyez le tout en même temps. Il est inutile d'envoyer des cilicieux en avant du gros des troupes. Je le répète, vous avez tort de vous défier de vous-même.

L'enquête relative à Beck que vous m'avez faite au courant de la plume m'a beaucoup intéressé, et je vous en remercie vivement. Quand j'en rendrai au deuxième volume, je prendrai la liberté de vous demander plus de détails sur ce poète que je ne connais encore que très superficiellement.

Au très légitime impatience que vous manifestez à propos de

la date lointaine que j'assigne à la publication de mon étud., m'a
effrayé à deux points de vue. Tout d'abord, je crains d'avoir excité
une attente que l'événement ne justifiera pas. Vous ne pouvez peut
être pour un homme de talent; je ne suis qu'un homme de bonne
volonté. Ensuite, vous vous faites une fausse idée du temps dont
je dispose, et vous croyez évidemment que je travaille à mon ouvrage
quand la fantaisie m'en prend. Hélas, trois fois hélas! il n'en est
point ainsi. Dites-moi bien que je m'occupe de politique
tous les jours, même le dimanche, sans aucune exception, de
neuf heures du matin à quatre heures du soir; qu'après quatre heures,
je fais les amuses nécessaires et ma correspondance; qu'après le dîner,
~~je fais~~^{est} d'habitude un bout de lecture à ma mère et que neuf heures
du soir sont sonnées, lorsque, fatigué d'esprit et de corps, je puis
enfin me plonger dans ma chère poésie lyrique. Et encore, ma
fatigue est-elle souvent telle, qu'il ne reste tout juste une
force pour m'étendre et — ne plus rien faire du tout. Je prends
officiellement sur mon repos pour m'occuper des autrichiens. Ici dit,
vous m'accorderiez toute votre indulgence, j'en suis sûr, si je n'avais
pas vite. Ce sera miracle si je trouve en moi l'énergie nécessaire
pour aller jusqu'au bout, et ce sera miracle encore si vous découvrez
dans mon travail quelque fraîcheur d'impression et d'impression. Les
père que vous consentirez à corriger sur mon manuscrit tout
ce qui vous paraîtra défectueux, faux ou trop faible, dans les
fratations surtout, et que vous voudriez bien user — à outrance,
s'il le faut — de pleins pouvoirs que je vous donne dès aujourd'hui
d'ici. Vous me rendrez un inappréciable service. Et puisque, dès à
présent, votre sollicitude de s'étend également à mon étud. sur Truck
tersleben, je vous enverrai également ce travail, soit avec des

qui vous verra, soit après.

Votre question relative à Blanqui m'a beaucoup amusé, bien que la politique m'amuse rarement. Cette question prouve l'importance qu'on attache à l'étranger à l'élection d. ce grotesque idiot. Soyez bien certain, et dites à nos amis viennois qui enragent probablement l'importance du fait, que le cas est moins grave qu'il n'en a l'air. Il est triste, cela est vrai, d. constater que Blanqui a des chances de passer, et à l'heure où je vous écris, il est peut-être élu; il est humiliant de constater que ces idiots d. J'accuse donc tout un mauvais exemple en se mettant au-dessus d. la loi et en portant candidat un homme incalifiable. Mais l'exemple ne sera pas suivi, nous l'espérons du moins. L'élection sera calmée, nous l'espérons encore, et il n'en sera que cela. La grande majorité des républicains vous paraît décidée à rester sage.

Pour finir, laissez-moi vous demander pourquoi vous ne venez à l'abri d. venir à Paris. Si votre amie se décidait à vous accompagner, le voyage et le séjour seraient réalisables. Si vous deviez vous mettre seule en route, alors évidemment cela demanderait réflexion. Ah! si les catastrophes récentes n'avaient pas fait de nous des ruines, si mes deux sœurs aînées vivaient encore, il y a longtemps que j'aurais insisté pour vous faire venir, car nous aurions pu vous offrir l'hospitalité, et j'aurais eu ainsi le droit d'insister auprès de vous. Le droit, je ne l'ai pas, car en l'état où est ma mère et ma mère sœur, je ne puis hélas! rien vous offrir. Ma mère ne peut plus recevoir personne; elle est trop triste pour cela, trop anxieuse, trop laborieuse, et je ne pourrai même pas vous présenter à elle. Ma sœur est de santé délicate, et nous ne pouvons trop compter sur elle. Moi, je ne pourrai passer avec vous que l'heure de

quatre à six. Après le dîner, je ne puis pas se pas rester auprès de
ma mère. Quand elle me suit dehors, dans la nuit, et que je ne
sais pas renter à dix heures, des inquiétudes terribles la prennent;
elle s'imagina qu'il m'est arrivé un accident analogue à celui
qui vous a privé de nos deux chères sœurs; elle se voit seule,
perdue dans un immenso désert, et le cadavre de son fils passe devant
son imagination, dans une sanglante vision. Je suis descendu sur
les boulevards, le jour où le maréchal a été remplacé par M. Guizot;
j'étais renter à dix heures, j'ai trouvé ma mère dans de terribles
angoisses, et j'ai compris qu'il ne fallait pas recommencer. Je ne
sors donc jamais la nuit, et il ^{me} faudrait vous quitter régulièrement
à six heures. Un cavalier disponible seulement de quatre à six heures,
cela est peu de chose, et si vous arrivez sans votre amie, vous vous
sentirez bien isolé. Je vous expose la situation dans tous ses détails,
parce que c'est le premier de mes devoirs et que je ne puis faire
pour vous ce que je voudrais, le serait de ma part un acte d'in-
délégation moi-même que de vous dire: Venez à tout prix, et de vous
planter ensuite dans une espèce de défilé. C'est la raison pour laquelle
je me suis tenu jusqu'ici sur la réserve, réserve qui m'est bien
pénible, car Dieu sait quel plaisir il serait pour moi de vous
voir et de m'entretenir longuement avec vous. Toutes les difficultés
seraient levées si votre amie pouvait vous accompagner. Vous
ne seriez plus isolé, et je viendrais me joindre à vous, tous les
jours de la semaine, sauf un, si vous le voulez, de quatre à six.
Celle heure-là, je n'ai pas besoin de vous dire de quel cœur je
vous l'offrirais.

En résumé, vous le voyez, les circonstances ne me permettent

z. 7. N. 49160

pas de vous adresser une prière ; elles ne permettent seulement de vous adresser une question : qu'est-ce que vous amène ?

J'ai remarqué à votre sujet un article de critique artistique de vous dans la Gazette d'Augsbourg. Si par hasard vous consacriez dans une Revue quelconque un article à Beck, ou si, parmi les articles littéraires que vous avez faits dans le passé, il s'en trouvait portant sur la littérature autrichienne, vous feriez un service en m'indiquant les titres et la date de ces ~~numéros~~ articles.

Ici est, je pense, la dernière lettre que je vous enverrai avant l'envoi de mon manuscrit. Il ne vous enverrai plus d'ici là que des billets relatifs à votre traduction, s'il y a lieu ; car il me faut économiser tout mon temps, si je veux tenir ma parole. J'espère que je la pourrai et que mon travail sera entre vos mains vers la fin de l'été. Le jour-là sera pour moi un jour de tremblement, quelque chose comme le jour du jugement dernier.

En attendant, croyez-moi toujours bien affectueusement et respectueusement à vous

Alfred Marchand.

